

Par le nombre de ses partisans et de ses adversaires, par toutes ces luttes qu'elle eut à soutenir, on peut juger de l'influence de la philosophie de Malebranche en France jusqu'au premier tiers du dix-huitième siècle. Plus tard, nous verrons que cette influence s'étendit jusqu'à l'étranger. Enfin pendant tout le cours du dix-huitième en France nous rencontrerons des cartésiens malebranchistes en lutte avec la philosophie de la sensation.

CHAPITRE XXI

Du cartésianisme en Allemagne. — Professeurs cartésiens dans les universités allemandes. — Réforme de la philosophie cartésienne par Leibniz. — Leibniz est-il un cartésien ? — Premières études philosophiques de Leibniz. — Scholastique et cartésianisme. — Doutes sur l'étendue essentielle à propos des controverses théologiques. — État de son esprit et de ses connaissances avant le voyage de Paris. — Ses relations avec Huygens, Arnauld, Malebranche. — C'est à Paris qu'il achève de se former. — A quelle époque il a conçu l'idée fondamentale de son système. — Leibniz mérite-t-il les reproches d'ingratitude et de jalousie à l'égard de Descartes ? — Justice rendue par Leibniz au génie de Descartes. — Opposition fondamentale entre Leibniz et Descartes, touchant la nature de la substance. — Divers arguments, tirés de la géométrie et de la métaphysique, en faveur de l'activité des substances créées. — Ce qu'entend Leibniz par la création continuée. — La force en acte essence de la substance. — Conciliation du dynamisme de Leibniz avec le mécanisme de Descartes. — Principe de la conservation de la même quantité de force substitué à celui de la même quantité de mouvement.

De la France passons à l'Allemagne et à Leibniz, en qui nous avons à considérer le disciple et l'adversaire de Descartes. Mais d'abord jetons un coup d'œil rapide sur les destinées de la philosophie de Descartes dans les universités allemandes.

Entre le péripatétisme de Mélancton, qui domine jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle, et la philosophie de Leibniz qui lui succède, systématisée par Wolf, le cartésianisme a eu plusieurs représentants en Allemagne. On y trouve un certain nombre de professeurs cartésiens, surtout dans les universités réformées voisines de la Hollande. Des étudiants allemands des bords du Rhin allaient perfectionner leurs études philosophiques et prendre des grades à Leyde, à Utrecht et

à Groningue, d'où ils revenaient imbus des idées de Descartes, que plusieurs, devenus maîtres à leur tour, enseignèrent dans les universités de leur pays. Rappelons Clauberg qui, après avoir fait ses études en Hollande, professa avec un si grand éclat la philosophie cartésienne dans les deux universités allemandes de Herborn et de Duisbourg. De même trouvons-nous des professeurs cartésiens à Francfort-sur-l'Oder (1), à Brême (2) et à Halle (3). Leipsick est une des universités allemandes où la philosophie de Descartes semble avoir eu le plus de retentissement et de succès. André Pétermann, professeur d'anatomie dans cette université (4), publia une réfutation de la *Censure* de Huet (5). Il n'y a rien trouvé, dit-il, qui ne soit emprunté à Gassendi, à Morus, à Parker, à Schuler, etc., et qui n'ait été déjà réfuté ou par Descartes lui-même, ou par Antoine Legrand, ou par Bassecour (6); si donc il se décide à publier cette réfutation, c'est uniquement pour satisfaire au vœu de ceux qu'il dirige dans leurs études. Il oppose d'excellentes et brèves réponses aux principales objections de Huet, dédaignant, comme Régis, de répondre aux injures. Il ne se montre pas moins bon cartésien dans des thèses

(1) Jean Placentius, professeur de mathématiques, qui défendit Descartes par ses écrits et dans des discussions publiques. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Renatus Cartesius triumphans*, dédié à l'électeur de Brandebourg, qui le protégea.

(2) Daniel Lipstorprius, auteur des *Specimina philosophiæ cartesianæ*, in-4°. Lugd. Batav., 1653, et Eberhard Scheveling, professeur de droit et de philosophie, qui a réfuté la *Censure* de Huet, *Exercitationes cathedrae in Huetii Censuram*, etc.

(3) Jean Sperlette. Voici ce qu'en dit Jordan dans son *Histoire littéraire*, in-12, p. 67 : « La Philosophie que M. Sperlette a donnée au public est toute pillée. Sa *Logique* est presque traduite mot à mot de l'*Art de penser*, et je sais de bonne part que le reste n'est autre chose que ce que dictait Desgabets à ses écoliers. »

(4) Né en 1649. Après s'être fait recevoir docteur à Altorf, il s'établit à Leipsick en 1680 et y mourut en 1703.

(5) *Philosophiæ cartesianæ adversus Censuram Petri Danielis Huetii vindicatio*. Lipsiæ, 1690, petit in-4°.

(6) Bassecour est aussi l'auteur d'une *Defensio cartesianæ*.

sur les principes des connaissances de l'homme, que son fils publia après sa mort (1). Avec Pétermann nous citerons encore, à Leipsick, Michaël Rhegenius et Gabriel Wagner, qui soutinrent en faveur de Descartes une polémique contre Christian Thomasius (2).

Si le cartésianisme n'a pas eu une aussi grande influence en Allemagne qu'en Hollande ou en France, il n'en fut pas de même de la philosophie de Leibniz, qui se rattache si étroitement à la philosophie cartésienne. Notre intention n'est pas de faire ici une étude complète de Leibniz, mais de l'étudier, pour ainsi dire, en regard de Descartes, de montrer en quoi il le suit et en quoi il le combat et le corrige.

Jusqu'à quel point peut-on faire de Leibniz un cartésien? Leibniz est, sans doute, un adversaire et un disciple de Descartes. Mais la question est de savoir en quelle proportion il est l'un et l'autre. Or, à tout bien considérer, n'est-il pas un adversaire encore plus qu'un disciple? Malgré ce qu'il retient de Descartes, et malgré ce qu'il lui a emprunté, comment nier qu'il est en complet désaccord avec lui sur les principes mêmes de l'essence des choses? Comment faire passer au compte de l'influence cartésienne, sinon par voie de réaction ou de contradiction, la réforme de la substance et la monadologie? Or quoi de plus essentiel dans la philosophie de Leibniz, comme dans toute philosophie (3)? Il

(1) Ces thèses sont au nombre de 20. Leips., 1708, in-8.

(2) Michaël Rhegenius était transylvanien; en 1688, il publia un spécimen de logique cartésienne et un abrégé de la philosophie de Clauberg. — Parmi les ouvrages cartésiens allemands, je citerai encore : *Exegesis meditationum prima philosophiæ Renati Descartes*, par Fabianus Zankl. Vienne 1754. Il ne faut pas oublier Sturmius d'Altorf, auteur d'une dissertation de *Idolo naturæ*, où il soutient le mécanisme cartésien et reproche à l'idée qu'on se fait communément de la nature d'être empreinte de paganisme. Leibniz le réfute dans le fragment, *de ipsa Natura sive de vi insita*, etc. Erdm., p. 154.

(3) Nous croyons que nous n'avions pas tenu assez de compte de ces différences fondamentales en disant, d'après M. Cousin, dans nos précédentes éditions, que la philosophie de Leibniz est aux trois quarts celle de Descartes.

faut remonter jusqu'à Platon et à Aristote pour trouver deux adversaires aussi illustres que Descartes et Leibniz, et en une opposition aussi profonde sur la question des principes des choses. D'un autre côté, malgré cette dissidence fondamentale, combien de traces de la philosophie de Descartes dans Leibniz ?

Si Leibniz n'a pas été à l'école de Descartes, comme Aristote à celle de Platon, s'il n'a pas été initié à la philosophie par les ouvrages de Descartes, il les a connus de bonne heure, il a vécu au milieu des discussions qu'ils suscitaient de toutes parts en Allemagne, comme en France et en Hollande, et enfin il a achevé de se former à Paris, ce centre brillant du cartésianisme, pendant le dernier tiers du dix-septième siècle.

« Comme j'ai commencé, dit-il, à méditer lorsque je n'étais pas encore imbu des opinions cartésiennes, cela m'a fait entrer dans l'intérieur des choses par une autre porte et découvrir de nouveaux pays (1). » En effet il eut pour maître Jacques Thomasius, savant dans l'histoire de la philosophie, dont il donna le goût à son élève, et particulièrement attaché à Aristote. Aussi Leibniz, comme lui-même nous le raconte, s'était livré d'abord à Aristote et aux scolastiques : « J'avais pénétré bien avant dans le pays des scolastiques, lorsque les mathématiciens et les auteurs modernes m'en firent sortir encore bien jeune (2). » Quels sont ces auteurs modernes qui l'affranchirent si jeune, suivant son expression, du joug d'Aristote ? En première ligne il faut mettre les ouvrages de Descartes qui, d'après M. Guhrauer, lui tombèrent entre les mains dès 1661.

(1) Correspondance de Leibniz et de Malebranche. M. Cousin, *Fragments philosophiques*, Philosophie moderne, II^e partie, 5^e édit., 1866.

(2) *Système de la Nature et de la Grâce*. Édit. Erdm., p. 124. Il en sortit aussi par Platon, que plus tard il préféra à Aristote. Il écrit à Bourguet en 1714. « De tous les philosophes anciens Platon me revient le plus, rapport à la métaphysique, » Erdm., p. 723. Il a composé en latin un abrégé du Phédon et du Théétète qui ont été publiés par M. Foucher de Careil. (*Nouvelles Lettres et Opuscules de Leibniz*, in-8, 1857.)

Dès lors commence une seconde phase de la pensée philosophique de Leibniz, qu'il décrit ainsi lui-même : « Leurs belles manières d'expliquer la nature mécaniquement me charmèrent, et je méprisais avec raison la méthode de ceux qui n'emploient que des formes ou facultés dont on n'apprend rien (1). » Ici sans doute se placent ces promenades dans le bois de Rosenthal, aux environs de Leipsick, où il nous apprend qu'à l'âge de quinze ans, il mettait en balance Aristote et Platon, les formes substantielles et les atomes. Mais il est probable que Descartes, plutôt que Démocrite, opéra cette conversion au mécanisme où Leibniz devait, malgré quelques doutes, persévérer encore un certain nombre d'années, jusqu'à ce qu'il se fût aperçu « de l'impossibilité de trouver les principes d'une véritable unité dans la matière seule ou dans ce qui n'est que passif (2). »

Mais alors même qu'il en était encore au mécanisme cartésien, alors même que, dans un fragment du *de Vita beata*, il reproduisait les idées de Descartes sur la morale et le bonheur, paraphrasait les règles de sa morale par provision et traduisait ses quatre règles de logique, il se défendait d'être cartésien, et déclarait trouver plus à approuver dans la physique d'Aristote que dans les *Méditations* de Descartes : *dicere non vereor*, écrit-il en 1669 à Jacques Thomasius, *plura me probare in libris Aristotelis περί φυσικής ἀκροασέως quam in meditationibus Cartesii... me fateor nihil minus quam cartesianum esse* (3). Ainsi Leibniz, avant 1672, c'est-à-dire avant son voyage à Paris, avait connu Descartes, et sans doute en avait subi l'influence en abandonnant, pour le mécanisme, les formes substantielles de la scolastique. Mais à voir les éloges, aussi bien que les critiques qu'il en fait, à voir les noms, et particulièrement celui de Hobbes, qu'il met à côté du sien, on peut affirmer qu'il ne le connaît

(1) *Système de la Nature et de la Grâce*.

(2) *Ibid.*

(3) Cette lettre sert de préface à la dissertation sur le style philosophique de Nizolius. Erdm., p. 148.

encore qu'imparfaitement, et qu'il n'a pas approfondi sa doctrine. Lui-même il est encore loin du système auquel il doit attacher son nom, et si déjà il laisse percer quelques doutes sur la possibilité d'expliquer les corps avec la seule étendue, il semble, chose singulière, qu'il n'y soit amené que par les controverses théologiques, où volontiers il se mêle, et par le désir de faciliter l'explication rationnelle de certains mystères. Nous avons vu comment les cartésiens s'étaient fourvoyés dans leurs prétendues explications eucharistiques. Leibniz pour suivre la mode du temps, et peut-être aussi dans l'espoir de se faire bien venir des théologiens des deux églises, entreprend de donner son explication, non de la transsubstantiation, mais de la présence réelle qui est le dogme des luthériens. Or c'est pour échapper aux inconvénients de l'étendue essentielle, dans les explications eucharistiques cartésiennes, qu'il commence à introduire la force dans la notion de la matière (1).

Mais, outre la philosophie, combien d'autres sciences, avant l'âge de vingt-six ans où il vint à Paris, n'avaient pas déjà attiré sa vaste et précoce intelligence ! Son âme ardente, comme il le dit lui-même, ne respirait que pour la gloire des lettres, la connaissance des pays étrangers, et celle des sciences (2). Il connaissait la théologie, il avait approfondi la jurisprudence où il rêvait d'opérer une réforme géné-

(1) *Demonstratio possibilitatis mysteriorum eucharisticæ*, opuscule de 1671, découvert par M. Gohraner et publié dans sa biographie de Leibniz. Il reproche encore plus tard à la notion cartésienne du corps de n'être pas moins incompatible avec les phénomènes de la nature qu'avec les mystères de la foi, non magis naturæ phenomenis quam fidei mysteriis inconciliabilis. (*De vera methodo philosophiæ et theologiæ*, 1670, Erdm., p. 110.) M. Nourrisson a bien mis en lumière ce rapprochement curieux entre la théologie et le dynamisme de Leibniz, dans son ouvrage sur la *Philosophie de Leibniz*, où il expose avec beaucoup d'exactitude les premiers développements philosophiques de Leibniz et l'état de sa pensée avant son voyage en France.

(2) *Vita Leibnitii ab ipso breviter delineata*, curieux fragment d'autobiographie découvert et publié par M. Foucher de Careil, *Nouvelles lettres et Opuscules*, in-8, 1857.

rale pour le bonheur du genre humain ; il avait le projet d'une langue universelle qui devait peindre les pensées, et moyennant laquelle tous les êtres raisonnables pourraient s'entendre et raisonner en métaphysique ou en morale, comme en géométrie et en analyse (1) ; il s'était exercé à des essais de physique et de chimie, il avait étudié les mathématiques, quoiqu'il n'y eût pas encore, de son propre aveu, pénétré bien avant. A la jurisprudence il avait joint l'histoire ; il avait fouillé dans les archives, il avait fait des recherches historiques sur les origines et les droits des peuples et des princes (2). Enfin il s'était occupé aussi de diplomatie, et c'est même une sorte de mission diplomatique de l'électeur de Mayence (3) qui l'amena à Paris où, sauf une courte excursion à Londres, il devait passer quatre ans, de 1672 à la fin de 1676.

« Il arrivait à Paris, dit M. Cousin, avec des notions générales sur toutes choses, une curiosité immense et une passion de gloire servie par le plus admirable génie dont le caractère distinctif était une pénétration infinie. Il n'y fut d'abord qu'un jeune homme d'une grande espérance, il en sortit presque achevé (4). » C'est à Paris, pendant ces quatre années, si décisives et si fécondes, au centre même et au foyer de cette rénovation de toutes les sciences

(1) Lettre à l'abbé Galloys, 1^{er} volume des *Écrits mathématiques*, publiés par M. Gerardt.

(2) Plus tard il ne s'occupera plus d'histoire qu'autant qu'il y sera contraint par ses fonctions auprès des princes ; et il dira même comme Malebranche : « Si j'avais le choix, je préférerais l'histoire naturelle à la civile et les coutumes et lois que Dieu a établies dans la nature à ce qui s'observe parmi les hommes. » Erdm., p. 193.

(3) Il s'agissait de persuader à Louis XIV de diriger ses armes sur l'Égypte au lieu de faire la guerre avec l'Allemagne. Le projet d'expédition de Leibniz en Égypte ou *Consilium Ægyptiacum* a été publié par M. Foucher de Careil, dans les volumes déjà parus de son édition complète de Leibniz. Voir sur le *Consilium Ægyptiacum* le mémoire de M. Mignet dans les comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques, mai 1864.

(4) *Fragments de Philosophie moderne*, II^e partie, page 3, 5^e édition.

par le cartésianisme, qu'il pénétra, sous la direction d'Huygens (1), dans cette géométrie profonde où il n'était pas encore versé, et qu'il s'éleva, pour parler comme lui, à ces dernières raisons des choses qu'on ne peut trouver dans les mathématiques, et qu'il faut chercher dans la métaphysique. C'est là qu'il acheva de connaître Descartes, soit par une étude approfondie de ses ouvrages, soit par un commerce intime avec les principaux représentants du cartésianisme, surtout avec Malebranche et avec Arnauld. On le voit aussi recueillir avidement tous les renseignements sur la vie et les écrits de ce grand homme, prendre connaissance des originaux chez Clerselier, et fournir à Baillet lui-même des notes pour l'histoire de Descartes (2). C'est là qu'il se pénètre de son esprit, de sa méthode, des grandes vérités de sa métaphysique et de sa physique, mais c'est là en même temps qu'il se convainc de la fausseté, et des conséquences dangereuses de certains principes cartésiens, et qu'il conçoit la notion fondamentale de sa propre philosophie, à laquelle cependant il faudra encore quelques années de méditation pour arriver à une entière maturité (3).

A quelle date précise doit-on placer la conception de ce dynamisme par lequel Leibniz a renouvelé la mé-

(1) Lettre de 1716 à la comtesse de Kilmanseg, Dutens, tome III, p. 456. M. Foucher de Careil, d'après des feuillets de recherches mathématiques qu'il a retrouvés, croit que c'est à Paris, en approfondissant les ouvrages mathématiques de Descartes, avant son voyage en Angleterre, et ses relations avec Newton, qu'il se mit en possession de la notation de son calcul infinitésimal. Ritter dit aussi : « Un examen récent de ses papiers a établi que, dès le 29 octobre 1675, il avait ébauché les traits principaux du calcul différentiel. »

(2) Remarques sur la vie de Descartes par Baillet, où il rectifie et ajoute un certain nombre de faits (*Nouvelles lettres, etc.*, publiées par M. Foucher de Careil), 1857.

(3) En songeant à tout ce qu'il a acquis pendant ces quatre années de séjour à Paris, Leibniz regrette de n'y avoir pas été élevé comme Pascal. « Si Parisis egissem pueritiam ut Pascalius forte maturius ipsas scientias auxissem. Erdm., p. 163.

taphysique? Il nous semble que le plus sûr est de s'en rapporter à lui-même. Or il écrit en 1697 à Thomas Burnet : « La plupart de mes sentiments ont été enfin arrêtés après une délibération de vingt ans, car j'ai commencé bien jeune à méditer... J'ai changé et rechangé sur de nouvelles lumières, et ce n'est que depuis environ douze ans, que je me trouve satisfait et que je suis arrivé à des démonstrations sur ces matières qui n'en paraissent pas capables. »

C'est donc à l'année 1685 que Leibniz fixe lui-même, sinon le complet développement, au moins la première formation de son système métaphysique. Cette année est celle du *Discours métaphysique* et de la correspondance avec Arnauld (1), où on trouve en effet, avec l'hypothèse de la concomitance, les principes sur lesquels se fonde la monadologie. Il est vrai qu'il ne se sert pas encore du mot de monade, qui ne paraîtra que quelques années plus tard, et qu'il emploie la vieille expression scolastique de forme substantielle; il est vrai encore qu'il restreint les formes substantielles aux êtres organisés ou, comme il le dit, « aux substances corporelles plus que machinalement unies, » mais on voit déjà assez clairement qu'il tend à les substituer à l'étendue inerte pour en faire les principes uniques des choses (2).

Jamais il n'y eut de génie plus équitable et plus bien-

(1) Publiés en Allemagne par M. Grotefend et en France pour la première fois par M. Foucher de Careil. *Nouvelles lettres, etc.*, de Leibniz.

(2) Il ne nous paraît pas exact de dire, comme M. Nourrisson, qu'il y a un abîme entre les formes substantielles indivisibles, que Leibniz veut faire agréer à Arnauld et les monades que, quelques années plus tard, il mettra à leur place. Les formes substantielles et les monades sont également des principes actifs et indivisibles des choses. Il est d'ailleurs possible que, pour ménager un cartésien aussi zélé, Leibniz ne laisse pas paraître encore sa pensée tout entière et dissimule sous un vieux mot une partie de son dynamisme. Qui, d'ailleurs, nous le répétons, peut prétendre mieux savoir que Leibniz lui-même, quand ses principales idées philosophiques ont été arrêtées?